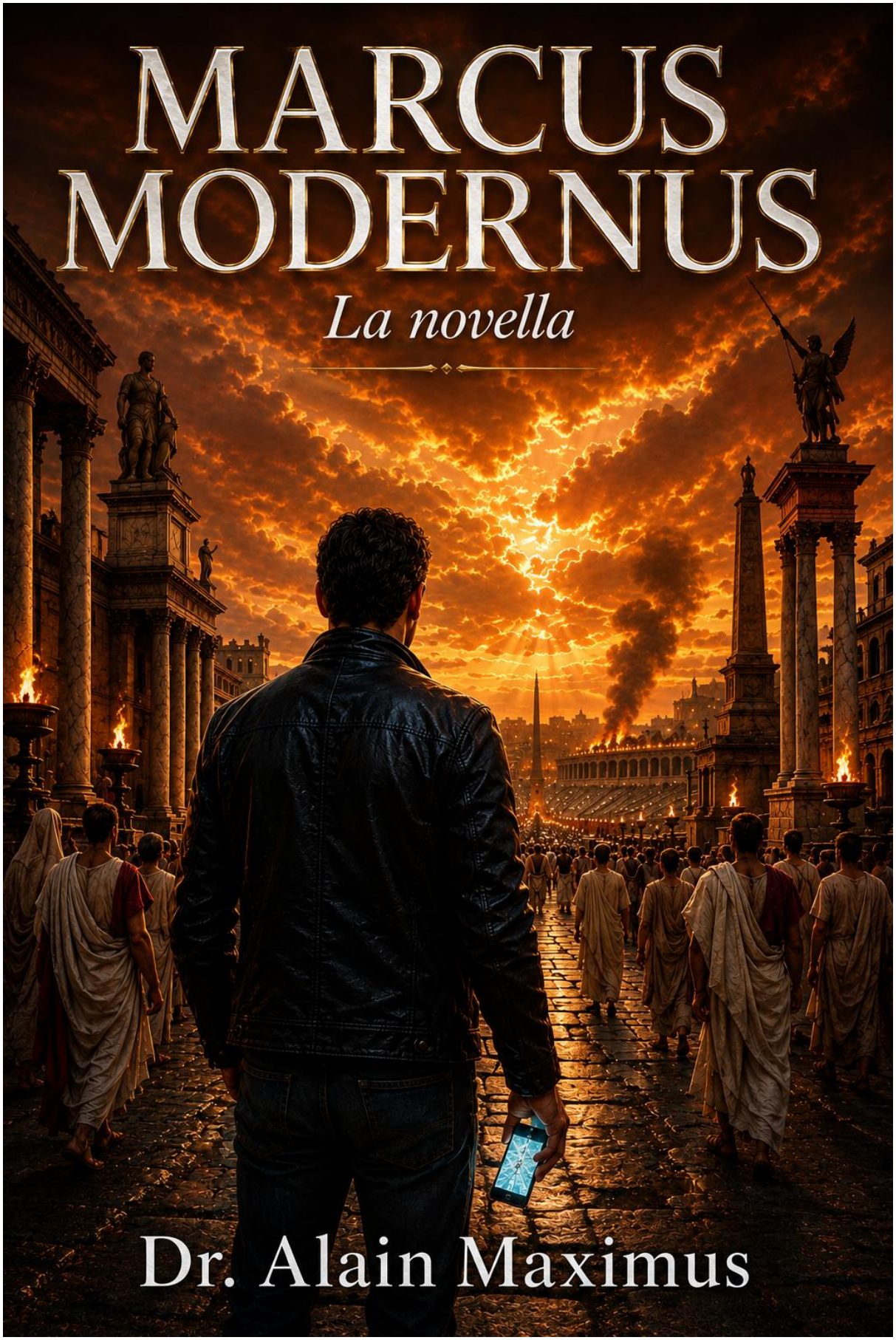

MARCUS
MODERNUS
La novella
Dr. Alain Maximus

MARCUS MODERNUS

Novella

Dr Alain Maximus

TABLE DES MATIÈRES

PROLOGUE — Le pont 4
CHAPITRE I — La descente 7
CHAPITRE II — L'infection de Titus 9
CHAPITRE III — Le savon et les latrines 12
CHAPITRE IV — Flavia 17
CHAPITRE V — La force qui brûle et l'Empereur 22
CHAPITRE VI — La foudre en bouteille 28
CHAPITRE VII — Le savant et le médecin 41
CHAPITRE VIII — La Via Sacra 46
CHAPITRE IX— Myriam 51
CHAPITRE X — La nuit rouge 57
CHAPITRE XI — Myriam part 64
CHAPITRE XII — Néron et les Chrétiens 67
ÉPILOGUE — Ce qui reste 70

PROLOGUE — Le pont

Le 14 mars 2026, Lucas-Alceste Fabre prit le sentier de gauche.

C'était une décision de randonneur — fondée sur rien de plus sérieux que l'attrait d'une crête boisée que la carte indiquait comme belvédère avec vue sur la vallée de l'Aniene. Il avait quarante et un ans, une forme physique correcte pour un médecin urgentiste qui courait trois fois par semaine quand les gardes le permettaient, et une semaine de congé qu'il avait décidé de passer seul dans les Apennins italiens avec ses chaussures de randonnée et un sac de vingt kilos.

Sophia avait proposé de venir. Il avait dit non, pas cette fois, j'ai besoin de marcher seul — ce qu'elle avait accepté avec la grâce tranquille des gens qui comprennent sans prendre personnellement.

Il le regretterait plus tard.

La forêt était dense — des chênes principalement, vieux, avec cette façon d'occuper l'espace qui n'appartient qu'aux arbres centenaires. L'air sentait la résine et la terre humide. Lucas-Alceste marchait depuis deux heures quand il vit la lumière.

Elle venait de devant, entre deux chênes proches, avec une qualité qui n'appartenait à aucune météorologie connue. Légèrement bleutée. Légèrement verticale. Avec ce tremblement particulier des phénomènes qui ne sont pas tout à fait stables dans l'espace.

Il s'arrêta.

La curiosité avait toujours été son défaut principal. Il tendit la main. Sa main traversa la lumière sans résistance — et de l'autre côté, une chaleur différente. Une pression différente. Une odeur qui évoquait immédiatement, sans qu'il sache pourquoi ce mot lui vînt : l'antiquité.

Il retira sa main. La regarda — normale, intacte.

Ce qui suivit, il l'analyserait des centaines de fois dans les mois qui vinrent. Il n'avait pas décidé de traverser définitivement. Il avait décidé de regarder ce qu'il y avait de l'autre côté — une excursion, une curiosité satisfaite, et retour.

Il traversa.

La sensation dura une seconde. Une compression, une lumière blanche totale. Son téléphone s'éteignit instantanément — soixante-sept pour cent de batterie à la seconde précédente, zéro à la suivante.

Il sortit de l'autre côté.

La forêt des Apennins avait disparu. À sa place : une colline ouverte, un soleil méditerranéen, des oliviers sauvages, des genêts d'un jaune violent. Un ciel d'une clarté absolue, sans traînées d'avions, sans voile de pollution. Et en contrebas, à plusieurs kilomètres — une ville blanche avec des colonnes et des aqueducs.

Rome. C'était Rome.

Il resta assis sur une pierre à regarder pendant une heure. Puis il se leva pour rentrer.

La lumière bleutée avait disparu.

Il chercha méthodiquement pendant une heure — en quadrillant la zone, en touchant l'air entre les arbres, en élargissant le périmètre. Rien. L'air ordinaire d'une forêt méditerranéenne du premier siècle.

Il s'assit sur la pierre, regarda ses mains.

Le pont s'est refermé.

La pensée était nette, sans hystérie. La partie de lui formée dans les couloirs des urgences — celle qui avait appris que l'hystérie consume de l'énergie sans produire de résultats — prit le dessus immédiatement.

Il pensa à Sophia. À sa mère à Marseille. À Marc, son associé. Et aux patients — vingt ans de nuits de garde, de mains serrées, de diagnostics difficiles. Ce deuil-là fut peut-être le plus douloureux.

Il prit une longue inspiration. Regarda Rome dans la lumière dorée du soir.

— Bon, dit-il à voix haute. Plan B.

Et commença à descendre.

CHAPITRE I — La descente

Il mit trois jours à entrer dans Rome.

Pas par prudence excessive — par méthode. Un homme seul, aux vêtements inconnus, qui ne parle pas la langue et qui regarde autour de lui comme si tout était nouveau : cet homme-là finit esclave ou mort. Il le comprit dès les premières heures, en observant depuis la colline les allées et venues sur la voie consulaire.

Il observa. Il écouta. Il attendit que son oreille commence à décortiquer les sons du latin parlé — différent de tout ce qu'il avait appris au lycée, plus rapide, les finales avalées, les voyelles déformées. Mais reconnaissable. Le cerveau faisait son travail.

Le troisième jour, il descendit.

Rome le reçut comme une gifle sensorielle. Pas la chaleur, pas le bruit — l'odeur. Fumée de bois, sueur humaine, fumier, poisson frit dans de l'huile rance. Un million d'êtres vivants concentrés dans un espace que le XXIe siècle aurait trouvé insupportablement dense.

Il se fondit dans la masse des miséreux qui dormaient sous les portiques. Mangeait ce qu'il trouvait sur les étals en fin de marché. Observait. Son latin revenait par couches successives — il comprenait avant de parler, parlait avant de bien parler.

Le cinquième jour, il soigna un enfant.

Dans une ruelle de Suburra, un quartier populaire de Rome, un garçon d'une dizaine d'années gisait avec une fracture nette du tibia — visible sous la peau tendue. Sa mère tournait autour en invoquant des dieux. Lucas-Alceste n'avait aucun matériel. Il récupéra deux lattes sur un étal voisin, déchira sa chemise en bandes, réduisit la fracture manuellement. L'enfant hurla dix secondes. Puis plus du tout.

— Tu es medicus.

Un homme se tenait dans l'encadrement de la ruelle. La cinquantaine solide, un visage taillé à coups de serpe, une mise correcte mais usée aux coudes. Il portait l'expression d'une personne qui vient de prendre une décision importante.

— Je suis médecin, confirma Lucas-Alceste en latin laborieux.

— Tu as faim ?

Il aurait pu mentir par orgueil. Il choisit l'efficacité.

— Oui.

L'homme s'appelait Titus Varro. Négociant — ou plutôt ancien négociant, précisa-t-il dans la taverne où ils mangèrent des lentilles et du pain bis arrosés d'un vin coupé d'eau. Sa fortune était partie dans une mauvaise affaire trois ans plus tôt. Il lui restait la maison de l'Aventin, quelques contacts, et assez de jugement pour reconnaître une opportunité quand elle se présentait.

— J'ai une infection à la mâchoire depuis trois semaines, dit-il en fin de repas. Et toi tu as l'air d'un homme qui a besoin d'un toit.

Lucas-Alceste le regarda. L'homme n'avait pas mâché d'un côté pendant tout le repas — signe évident. La joue légèrement gonflée. La façon de tenir la tête.

— Montre-moi.

CHAPITRE II — L'infection de Titus

La maison de Titus Varro se trouvait dans la partie basse de l'Aventin — le quartier des négociants et des affranchis, là où la respectabilité hésitait encore avec Suburra.

Lucas-Alceste enregistra tous les détails en traversant l'atrium : une maison qui avait eu de l'argent, qui en avait moins maintenant, et qui gardait les apparences avec la dignité de quelqu'un pour qui les apparences avaient encore un sens. Réflexe d'urgentiste — lire l'environnement avant de regarder le patient.

Titus posa les coudes sur la table et ouvrit la bouche.

Le diagnostic était clair. Côté gauche de la mandibule inférieure, deuxième molaire — tuméfaction visible, joue gonflée, gencive d'un rouge sombre et brillant, tendue comme une outre trop pleine. Un abcès dentaire profond, au bord de la cellulite. En 2026 : deux semaines d'antibiotiques, drainage sous anesthésie locale, affaire réglée. En 55 après J.-C., sans pénicilline, sans matériel stérile — une mort potentielle dans les dix jours.

Titus ne savait pas qu'il avait peut-être dix jours.

Lucas-Alceste s'assit et le regarda avec la franchise professionnelle du médecin qui a décidé de ne pas mentir.

— C'est grave. Pas désespéré. Mais il faut agir maintenant.

Titus ne cilla pas.

Il passa l'heure suivante à inventorier ce que la maison contenait d'utilisable. Du vinaigre de vin. Du miel thymique. De l'huile d'olive. Des herbes séchées — sauge, thym, lavande. Un couteau de cuisine qu'il fit passer plusieurs fois dans la flamme d'une lampe.

Le drainage fut rapide. Titus émit un son unique — le son d'un homme qui absorbe une douleur violente sans lui laisser prendre plus de place que nécessaire. Le pus s'écoula. Lucas-Alceste rinça à l'eau vinaigrée, appliqua le miel en pansement.

Recommanda des bains de bouche à la décoction de sauge toutes les deux heures, de l'eau en abondance, du repos absolu.

— Dans trois semaines, dit Titus depuis son lit, la fièvre à peine montante. Tu m'expliqueras qui tu es vraiment.

— Dors d'abord.

— Je dors. Mais je n'oublie pas.

La fièvre monta comme prévu. Lucas-Alceste veilla deux nuits — compresses fraîches sur le front, hydratation forcée, surveillance de la respiration. Il pensa à ses collègues du SAMU qui auraient souri en le voyant faire, lui l'urgentiste habitué aux plateaux techniques, avec ses compresses en lin et son miel de thym. Il pensa à Sophia. À sa mère. À tous ceux qui ne sauraient jamais.

Il leur donna le temps qu'elles méritaient, ces pensées-là, dans les heures silencieuses au chevet d'un homme qu'il connaissait depuis cinq jours. Puis il les rangea. La méthode, toujours.

Au septième jour, Titus se leva seul, traversa l'atrium, et s'assit à sa table de travail avec l'air satisfait d'un homme qui reprend possession de son territoire.

— Nous parlerons d'affaires, dit-il en mangeant des figues, du fromage, avec un appétit revenu qui était le meilleur signe.

— De quelles affaires ? Tu m'as dit que tu étais ruiné.

Titus leva les yeux. Un sourire — le premier vrai, qui laissait voir l'homme derrière le négociant prudent.

— J'ai dit que ma fortune était perdue. Je n'ai pas dit que j'étais ruiné. Ce n'est pas pareil La fortune, c'est de l'argent. Un homme ruiné, c'est un homme sans idées. Moi j'ai des idées.

Il posa sa figue et le regarda.

— Et toi tu as des connaissances que personne dans cet empire ne possède. — Il laissa passer un silence. — Du futur, avais-tu dit dans la fièvre. De combien ?

Lucas-Alceste le regarda un moment.

— Deux mille ans.

Titus ne bougea pas. Il s'appuya contre son siège, croisa les bras, regarda le plafond avec l'expression d'un homme qui recalibrait toutes ses hypothèses.

Puis il dit, avec la placidité d'un stoïcien qui a appris que la plupart des évènements sont hors de son contrôle :

— Alors tu sais ce qui va arriver.

— Certains événements. Pas tous

— Et tu as des connaissances — médicales, techniques — que personne ici ne peut avoir.

— Oui.

Titus hocha la tête lentement. Il tendit son avant-bras par-dessus la table.

— Associés, dit-il simplement.

Lucas-Alceste saisit l'avant-bras.

CHAPITRE III — Le savon et les latrines

L'idée lui vint la troisième nuit chez Titus, dans le noir de sa chambre d'invité, en regardant une lampe à huile projeter ses ombres sur le mur rouge.

Une évidence. Le genre qui se révèle au mauvais moment dans une vie — trop tard pour le monde d'avant, exactement à point pour celui-ci.

Le savon.

Les Romains se lavaient. Abondamment, même — les thermes publics étaient l'institution sociale la plus fréquentée de la ville, ouverts à toutes les classes, presque gratuits, fréquentés plusieurs fois par semaine. Rome n'était pas, contrairement aux idées reçues du XXIe siècle, une civilisation crasseuse. Mais les Romains se lavaient avec de l'eau, des strigiles — ces racloirs métalliques qui décollaient la suie et la sueur — et parfois de l'huile d'olive appliquée avant le raclage. Efficace jusqu'à un certain point. Insuffisant pour ce que Lucas-Alceste avait en tête.

Le savon existait techniquement — les Gaulois en fabriquaient une version rudimentaire depuis des siècles, à base de suif animal et de cendres lessivées. Mais à Rome en 55 après J.-C., il n'était ni connu ni utilisé comme produit d'hygiène courant.

Monopole temporaire, pensa-t-il dans le noir. La fenêtre va se fermer dès que quelqu'un d'autre comprendra. Pour l'instant — elle est grande ouverte.

Il exposa l'idée à Titus le lendemain matin.

— Le savon. Un produit qui nettoie mieux que l'huile et le strigile. Qui détruit les semences de maladie. Que tout le monde peut utiliser — et que tout le monde voudra utiliser une fois qu'il l'aura essayé.

Titus mâcha sa figue séchée.

— Tu sais le fabriquer ?

— Oui.

— Avec quoi ?

— De la graisse animale. Des cendres lessivées. De l'eau. Des huiles essentielles pour l'odeur selon le marché visé.

— Le marché visé, répéta Titus avec le sourire d'un homme d'affaires qui reconnaît sa langue natale dans la bouche d'un étranger. Tu penses déjà à plusieurs marchés.

— Au moins trois. Le savon ordinaire pour le peuple — peu cher, efficace, vendu aux thermes. Le savon parfumé pour les riches — cher, présenté dans des boîtes décorées. Et le savon médical pour les chirurgiens et les accoucheurs — concentré, sans parfum, vendu avec l'argument de la prévention des infections.

Titus posa sa figue.

— Les chirurgiens ne se lavent pas les mains. C'est connu.

— Je sais. C'est précisément le problème.

La fabrication du premier lot prit trois jours. La saponification demanda trois tentatives. Le premier lot était trop mou. Le deuxième trop friable. Le troisième était correct.

Il tint le pain dans ses paumes. Un rectangle beige et légèrement translucide, à l'odeur de cendre et de graisse que masquait à peine le filet de lavande ajouté à la fin.

Il se lava les mains, soigneusement, en montrant le geste à Bulla — l'esclave cuisinier de Titus, trapu, taciturne, méfiant.

L'esclave sentit le savon. Le tourna. Fit la grimace à l'odeur — puis, presque malgré lui, le frotta contre ses paumes au-dessus du bassin.

La mousse le stupéfia.

— Quid est hoc ?

— Sapo, dit Lucas-Alceste. Savon.

Bulla regarda ses mains propres, puis Lucas-Alceste, puis ses mains à nouveau.

Ce fut la première conversion.

* * *

La démonstration aux thermes de l'Aventin eut lieu un matin de marché. Ils vendirent dix-sept pains ce matin-là. Titus sourit pour la deuxième fois depuis que Lucas-Alceste le connaissait.

Le soir, sur la tablette de cire, les comptes étaient clairs. Coût de production : un quart d'as par pain. Prix de vente : un as. Marge nette après participation : soixante pour cent.

Marc aurait adoré ce business plan, pensa Lucas-Alceste en regardant Rome s'installer dans sa nuit. Il aurait détesté l'odeur de la ruelle. Mais le plan — Marc aurait adoré le plan.

— Si on vend cent pains par jour, dit Titus.

— On peut en fabriquer trois cents avec deux personnes supplémentaires.

— Et dans cinq thermes simultanément ?

— Il faut un atelier plus grand. Et un approvisionnement en suif régulier.

— Le boucher de la Porte Capène. Il abat deux bœufs par jour, le suif part en déchets. Il nous le donnera pour rien si on lui achète aussi sa viande.

Lucas-Alceste le regarda. En moins d'une semaine, Titus avait absorbé les principes et les appliquait avec une intuition commerciale naturelle qui aurait fait de lui un directeur des achats redoutable dans n'importe quelle startup du XXIe siècle.

— Tu as vraiment été un bon négociant.

— J'ai été excellent, dit Titus avec une simplicité qui n'était pas de la vanité. J'ai juste fait confiance aux mauvaises personnes une fois de trop.

Il posa sa tablette.

— Ça n'arrivera plus.

* * *

Trois semaines plus tard, la Fabrica Sapo occupait l'arrière-boutique d'une taberna du Vicus Tuscus, employait quatre affranchis, et fournissait cinq thermes.

Il s'endormit ce soir-là avec dans la tête le plan suivant.

Les latrines à chasse d'eau.

* * *

Le problème avec Rome n'était pas le manque d'eau. C'était le manque d'idées sur ce qu'on pouvait en faire.

Les aqueducs étaient un prodige d'ingénierie — onze d'entre eux alimentaient la ville. Cette eau arrivait dans les thermes, les fontaines publiques, les cuisines des maisons riches. Elle repartait vers la Cloaca Maxima et le Tibre.

L'infrastructure existe, réalisa Lucas-Alceste en arpentant les rues. Les Romains ont fait le plus difficile — amener l'eau et l'évacuer. Ce qu'ils n'ont pas fait, c'est connecter les deux au bon endroit.

Le bon endroit, c'était la salle de bain privée.

— Un siège percé au-dessus d'une cuvette en céramique. Un réservoir alimenté par le réseau de l'aqueduc. Quand on soulève un levier, l'eau du réservoir se déverse et emporte tout vers la canalisation d'évacuation.

— Tu veux révolutionner les latrines, dit Titus.

— Oui.

— La domus du sénateur, dit-il lentement. De l'affranchi riche, du chevalier qui veut montrer qu'il a réussi...

— Exactement. Une latrine privée, propre, sans odeur, avec de l'eau courante. Une merveille dont tout le monde voudra parler après avoir dîné chez vous.

Ce fut cette dernière phrase qui fit mouche.

La première installation eut lieu chez Caius Pompeius. Marcus Figulus, le potier recommandé par Drusus Aquarius — l'homme des eaux dont Lucas-Alceste avait soigné la carie contre un accès au réseau — livra des cuvettes en céramique émaillée avec un motif de vagues bleu et blanc qui transformait l'objet fonctionnel en élément décoratif.

Design thinking, pensa Lucas-Alceste. Deux mille ans avant que le mot existe.

Quand il tira le levier pour la première fois et que l'eau se déversa dans la cuvette avec ce son net et résolu qui emportait tout — il y eut un silence.

Puis Caius Pompeius dit :

— Di immortales.

La nouvelle se répandit en trois jours.

CHAPITRE IV — Flavia

Elle entra dans la boutique un mardi matin de septembre, à l'heure où la chaleur commençait à peser sur les rues de l'Aventin comme une main posée à plat sur la nuque.

Lucas-Alceste était en train d'expliquer à Bulla comment doser la lessive pour la nouvelle formule au cèdre. Il entendit le bruit de sandales sur le seuil en pierre, leva les yeux.

Et mit deux secondes de trop à les baisser.

Flavia Marcella avait trente-deux ans, bien qu'on lui en eût donné vingt-cinq. Affranchie depuis sept ans, établie comme revendeuse de tissus fins dans le quartier. Grande pour une Romaine, presque aussi grande que lui, avec une façon d'occuper l'espace qui la rendait immédiatement visible dans n'importe quelle pièce. Sa peau brune de méditerranéenne, ses cheveux noirs remontés avec deux épingles en os. Des yeux d'un marron profond, presque noir, avec une vivacité dedans qui bougeait constamment — les yeux d'une personne qui pense vite et regarde vraiment.

— Tu es Lucas Felix. Ce n'était pas une question.

— Oui.

— Celui qui fait le savon et les latrines magiques.

— Je préfère innovantes, dit-il.

Elle sourit — pas le sourire poli de la cliente, un sourire plus direct, presque amusé, qui partait d'un coin de la bouche et prenait son temps pour arriver à l'autre.

— Je veux vingt pains de savon parfumé. À la rose, si tu en as. Et je veux savoir si c'est vrai que tu laves les mains des accoucheurs.

— C'est vrai.

— Alors tu devrais aussi former les sage-femmes. Il y en a trois dans ce quartier qui assistent plus d'accouchements que n'importe quel médecin, et personne ne leur a jamais dit quoi faire de leurs mains.

— Tu les connais ?

— J'en suis une, dit-elle simplement. Quand les affaires de tissu vont mal, j'accouche les femmes du quartier. Quand les affaires vont bien, j'accouche aussi. C'est plus utile que le tissu.

* * *

Ce qui frappait chez Flavia, c'était sa liberté — non pas celle des femmes de 2026, portant leurs droits comme un acquis parfois lourd à tenir. La sienne était plus brute, plus ancienne. Elle l'avait fabriquée elle-même avec les matériaux disponibles, sans manuel d'instructions.

Elle ne cherchait pas l'égalité — le concept lui aurait semblé abstrait. Elle cherchait l'efficacité. Les conventions sociales qui lui étaient utiles, elle les respectait. Celles qui ne lui servaient à rien, elle les ignorait avec le même naturel.

Elle ne se plaignait pas. Ce n'était pas de la résignation — c'était de la concentration.

Leur première vraie conversation dura deux heures. Lucas-Alceste lui expliqua le protocole de lavage des mains. Elle écouta sans l'interrompre, ce qui était déjà rare. Puis elle posa des questions — précises, pratiques.

— Et si la sage-femme n'a pas de savon ?

— Du vinaigre. C'est moins bien mais c'est mieux que rien.

— Et si elle n'a pas le temps parce que l'accouchement est déjà commencé ?

— Alors elle fait avec ce qu'elle a et fait de son mieux. Comme toujours.

Flavia hocha la tête avec satisfaction venant de recevoir une réponse directe à une question directe.

Elle revint trois jours plus tard avec Sestia — soixante ans, regard de pierre — et Paulina, une jeune veuve aux mains nerveuses. Il observa Flavia gérer la dynamique du groupe avec une compétence sociale remarquable — elle savait exactement quand intervenir et quand se taire.

Elle aurait fait une excellente directrice des relations humaines, pensa-t-il.

* * *

Ce fut Flavia qui fit le premier pas.

C'était un soir de fin septembre, après une réunion de travail chez Titus. Elle était restée après le départ de Titus, avec le naturel d'une femme pour qui rester n'était pas un acte chargé de sens mais simplement la suite logique.

— Tu penses encore à la femme que tu as perdue.

Lucas-Alceste ne répondit pas immédiatement.

— Ça se voit ? dit-il enfin.

— Parfois. Quand tu regardes les étoiles depuis le toit. Quand quelqu'un dit quelque chose de drôle et que tu ris — une demi-seconde après tout le monde, comme si tu avais dû traduire.

Traduire. Le mot était précis.

— Elle me manque, dit-il simplement.

— Je sais. Et elle te manquera toujours.

Elle dit cela sans pitié et sans cruauté — comme un fait.

— Mais tu es vivant. Et tu es ici.

Elle se leva, s'apprêtait à partir — puis s'arrêta, se retourna.

— Si tu veux de la compagnie, dit-elle, tu sais où me trouver.

Elle dit cela à la façon dont elle s'exprimait de façon générale— clairement, sans ambiguïté, sans le voile de sous-entendus que deux mille ans de conventions romantiques avaient tissé entre l'intention et sa formulation.

Elle repartit dans la nuit romaine avec le bruit léger de ses sandales sur les pavés.

Lucas-Alceste resta assis un long moment.

Il pensa à Sophia. Ce n'était pas une trahison, se dit-il — Sophia était à deux mille ans de lui. Sans retour possible.

Ce n'était pas une trahison.

Mais ça y ressemblait quand même un peu.

Il traversa l'Aventin dans la nuit tiède et frappa à la porte de Flavia.

* * *

Ce qui vint ensuite fut différent de tout ce qu'il avait connu. Elle était pleinement là — ses mains, ses yeux, sa voix basse dans ce latin chuchoté qui prenait dans l'obscurité une musique différente.

Ce qu'il avait eu avec Sophia était d'une autre nature — la profondeur, l'histoire construite, la complicité des années. Flavia était la présence pure, le feu du moment, la vie dans son expression la plus immédiate.

Leur liaison dura des mois — sans exclusivité revendiquée, sans attente formulée.

Un soir, elle dit :

— Je ne suis pas ta femme. Pas au sens où Rome l'entend. Je ne porterai pas ton nom, je ne garderai pas ta maison, je ne te donnerai pas le droit de me compter parmi tes biens.

— Et toi, tu n'es pas mon mari. Tu ne m'as rien promis, et je ne te réclame rien.

Elle marqua une pause, comme si elle écoutait en elle-même la place exacte des mots.

— Ce que nous avons, reprit-elle, c'est ce que nous avons. Pas plus. Pas moins. Et c'est bien.

— C'est bien, confirma Lucas-Alceste, et sa voix le surprit par sa douceur.

Et c'était vrai. Il sentit, sous l'accord tranquille, la petite pointe qui ne cesserait jamais tout à fait de piquer : ce n'était pas tout. Il y avait, derrière le bien, une autre chambre fermée, un autre nom, une autre vie. Mais, dans la chaleur de cette pièce et le poids simple d'elle contre lui, le bien avait la densité des expériences réelles.

CHAPITRE V — La force qui brûle et l'Empereur

L'idée de l'électricité lui vint un soir d'orage, en regardant la foudre frapper le Capitole.

Il était sur la terrasse avec Titus. Les éclairs se succédaient sur les collines, bleus et brutaux.

— Ils ont peur, dit Titus.

— À tort. La foudre obéit à des lois. Ce n'est pas une punition divine.

— Et si tu pouvais capturer cette force ?

Dans sa tête, une idée prenait forme. Il connaissait le principe de la pile de Volta, les bases de la conduction électrique. Il n'avait aucun des matériaux du XIXe siècle. Mais Rome avait du cuivre, du laiton, du vinaigre en abondance.

Une pile voltaïque rudimentaire. Dix-huit siècles avant Volta.

Il passa trois semaines à expérimenter seul dans l'arrière-boutique. À la quatrième semaine, il obtint un courant stable — faible, mais continu.

L'application qu'il avait en tête était médicale. La cautérisation des plaies se pratiquait à Rome depuis des siècles — avec un fer chauffé au feu, brutal, incontrôlable. Un courant galvanique appliqué par deux électrodes de cuivre permettait une cautérisation localisée, précise, modulable. Sans flamme. Sans brûlure des tissus environnants.

La première application humaine eut lieu trois semaines plus tard. Un soldat de la cohorte de Rufus avec une plaie abdominale — section partielle d'un vaisseau mésentérique qui saignait lentement mais sûrement.

Lucas-Alceste travailla vite — ses réflexes d'urgentiste, cette capacité à trier, décider, agir sans hésitation que quinze ans de SMUR avaient gravée dans ses gestes. Il localisa le vaisseau, isola le champ opératoire, et appliqua les électrodes de cuivre reliées à sa pile.

Le courant fit son travail en quelques secondes. Le saignement s'arrêta.

— La force de la foudre, dit Titus à voix basse.

— La même force, en quantité contrôlée.

— Ça vient des dieux ?

— Du cuivre et du vinaigre. Le soldat reste allongé dix jours. Surveiller la fièvre.

Titus hocha la tête. Puis dit :

— La nouvelle va se répandre.

— Je sais.

— Trop vite.

— Je sais aussi.

La nouvelle se répandit en effet. Et cette fois, elle monta jusqu'au Palatin.

* * *

D.I.S.C.O. avait tout changé.

Cela avait commencé trois mois plus tôt, quand Petronius Arbiter — l'arbitre du goût de l'Empereur — était entré dans la taberna avec la désinvolture élégante d'un homme qui entrait partout comme si l'endroit lui appartenait déjà. Il avait entendu parler de Lucas Felix. Il voulait entendre la chanson.

Lucas-Alceste l'avait chantée a cappella, les mains qui battaient le rythme sur la table. D — I — S — C — O. D — I — S — C — O.

Petronius écouta trois fois. D'abord avec l'indulgence des hommes de cour, ensuite avec cette attention qui démonte un effet pour en voir l'ossature ; la troisième, sans sourire, immobile — comme si, enfin, il avait entendu ce qu'il cherchait. Puis il dit :

— Néron veut, pour les calendes de janvier, une fête dont Rome se souvienne. Il cherche l'inédit. Je crois que je l'ai trouvé : toi.

Deux mois de préparation. Six musiciens recrutés. Et les deux voix : Amara, Égyptienne affranchie dont la voix chaude dans le grave et cristalline dans l'aigu dépassait tout ce que Lucas-Alceste avait espéré — et Demetrios, Grec de vingt-cinq ans dont l'énergie physique permanente faisait de lui le couplet incarné.

Livia, la secrétaire de Titus et de Lucas avait trouvé les mots latins. Daemoniaca. Invicta. Superba. Caelestis. Un adjectif pour chaque lettre.

* * *

La fête eut lieu en décembre. Le palais était illuminé comme une ville entière.

Et Néron.

Dix-neuf ans. Grand, bien proportionné, des cheveux blond vénitien courts, des yeux d'un vert bleuté légèrement myopes. Il parlait avec animation à trois personnes autour de lui — gesticulant, riant, avec l'énergie naturelle d'un personnage pour qui être le centre d'un groupe était aussi ordinaire que respirer.

C'est lui, pensa Lucas-Alceste. L'homme qui brûlera Rome dans huit ans. L'homme dont le nom deviendra synonyme de tyrannie dans deux mille ans.

Et là il a dix-neuf ans et il rit de bon cœur à des plaisanteries.

Il décida de ne pas le juger sur ce qu'il n'avait pas encore fait.

Petronius fit l'introduction lui-même. Marcus joua l'intro seul d'abord. Juste la tibia, juste ce petit air léger et entêtant.

Trois secondes de silence.

Puis Servius frappa ses quatre temps. Un. Deux. Trois. Quatre. Réguliers, mécaniques, cette pulsation que la musique romaine n'avait jamais produite sous cette forme.

Demetrios s'avança.

D — I — S — C — O !

Puis Amara — et quand elle ouvrit la bouche, sa voix emplit la salle avec une facilité qui fit forte impression aux cent personnes présentes.

Et Néron s'était levé de son siège.

Debout, les yeux sur Amara et Demetrios, avec une expression que Lucas-Alceste mit un moment à identifier correctement.

De la joie. Simple, directe, presque enfantine. Le visage d'un garçon de dix-neuf ans qui entend un musique qu'il aime immédiatement et complètement.

Quelqu'un dans la salle commença à chanter le refrain. Puis deux personnes. Puis cinq.

Et Néron — l'Empereur de Rome, le maître du monde connu — ouvrit la bouche et chanta.

D — I — S — C — O.

La chanson fut jouée quatre fois ce soir-là.

* * *

Quand la salle se vida, Néron s'approcha directement.

— Tu n'as pas bu ce soir. J'ai regardé.

— Je travaille rarement après avoir bu.

— Et là tu travailles ?

— J'observe.

— Quoi ?

— Les gens. C'est mon métier — que je soigne des corps ou que je présente de la musique, je commence toujours par regarder comment les gens réagissent.

— Cette musique. D'où elle vient vraiment ?

— D'un endroit que vous ne pouvez pas connaître, Imperator.

— Tout le monde dit ça sur toi. — Dans sa voix, perçait un ton acéré sous l'amusement. — Tu n'as pas peur ?

— Non.

— La plupart des gens qui me parlent pour la première fois ont peur.

— Je suis médecin. J'ai passé vingt ans à parler à des gens dans des situations bien plus effrayantes que celle-ci.

Néron sourit — le vrai sourire du garçon de dix-neuf ans, sans le poids de l'Empereur.

— Un médecin qui n'a pas peur de moi. C'est nouveau.

— Les médecins qui ont peur font de mauvais diagnostics. Et de mauvais diagnostics sont néfastes pour les patients.

— Et tu penses que tu pourrais me soigner si j'en avais besoin ?

— Si tu en avais besoin, oui.

— Même si ce que tu trouves ne me plaît pas ?

— Surtout dans ce cas. Un médecin qui dit aux patients seulement ce qui leur plaît n'est pas un médecin. C'est un menteur bien intentionné.

Le silence dura trois secondes.

Puis Néron rit — vraiment : un rire franc, qui dénoua son visage et, un instant, le rendit à l'âge qu'il avait.

— Je t'aime bien, dit-il. Je veux que tu deviennes mon médecin personnel. J'en ai un : il est compétent et parfaitement soporifique. Toi, tu ne l'es pas.

— Je suis honoré, dit Lucas-Alceste.

— Mais ? fit Néron. Il avait perçu, juste après les mots, le léger retrait du silence.

— Mais je resterai franc, dit Lucas-Alceste. Sur votre santé — et sur le reste. Si vous me prenez, ce sera à cette condition.

Néron le regarda — ces yeux légèrement myopes qui, de près, devenaient d'une acuité presque cruelle.

— Je savais que tu répondrais cela, dit-il. C'est pour ça que je te le demande.

Il leva la main vers les musiciens.

Da da da-da-da.

Et pour la cinquième fois ce soir-là, D.I.S.C.O. emplit le palais impérial de Rome.

CHAPITRE VI — La foudre en bouteille

L’idée du générateur hydraulique patientait, tapie dans un coin de sa tête, depuis le premier hiver à Rome.

Depuis ce jour, dans la salle des filtres, où il avait regardé l’eau chuter et compris qu’il se jouait là un autre phénomène qu’un simple écoulement.

Il avait attendu que tout s’aligne. Il fallait trois éléments : de l’argent, du temps, et un ingénieur de confiance. À présent, ces conditions étaient réunies.

L'argent — la Fabrica Sapo, les installations sanitaires, les différentes petites affaires.

Le temps — la protection impériale avait fait disparaître la plainte d'Asclepius avec la célérité d'une chose qui n'avait jamais vraiment existé.

L'ingénieur — Drusus. Toujours Drusus. L'homme qui comprenait l'eau, les tuyaux, les forces, les matériaux, avec cette intelligence pratique des gens qui ont appris leur métier de façon pratique et concrète.

Un matin de janvier — froid, sec, avec ce ciel bleu d'hiver romain qui rendait les pierres plus blanches et les ombres plus nettes — Lucas-Alceste convoqua Drusus dans le bureau de la taberna et lui montra ses dessins.

Trois rouleaux de parchemin que Livia avait mis au propre depuis les croquis approximatifs accumulés pendant des semaines — des schémas techniques, des annotations en latin et en français mélangés, des calculs de proportions et de forces.

Drusus les étudia en silence.

Longtemps.

Lucas-Alceste le laissa regarder sans parler — il avait appris que Drusus travaillait par absorption complète. Interrompre sa lecture d'un plan était l'équivalent d'interrompre un chirurgien en pleine opération.

Cinq minutes. Dix. Drusus déplia le deuxième rouleau. Le troisième.

Puis il croisa les bras et regarda Lucas-Alceste.

— Une roue à aubes dans un cours d'eau, dit-il. Je connais. Les moulins en ont depuis des générations.

— Oui.

— Couplée à un axe central qui tourne. Je connais aussi.

— Oui.

— Et cet axe fait tourner... ça. — Il posa le doigt sur le schéma central. — Qu'est-ce que c'est ?

— Une bobine de cuivre. Du fil de cuivre fin enroulé de façon très serrée autour d'un cylindre de bois. Des centaines de tours.

— Pour quoi faire ?

Lucas-Alceste prit une grande inspiration.

Comment expliquer un générateur électrique à un ingénieur du premier siècle sans les mots électron, champ magnétique, induction électromagnétique ?

— Tu connais le lapis magnes ?

— La pierre d'aimant. Elle attire le fer.

— Elle fait plus que ça. Elle crée autour d'elle une zone invisible — une tension dans l'espace — qui interagit avec certains métaux. Quand du cuivre se déplace rapidement dans cette zone, une réaction se produit dans le cuivre. Une force nouvelle. La même que la foudre. En beaucoup plus petit. Contrôlable.

Drusus le regardait avec l'attention d'un homme qui essayait de décider si ce qu'il entendait était de la physique ou de la magie.

— Et cette force — tu peux la stocker ?

— Comme l'eau dans un réservoir, dit Lucas-Alceste. Tu remplis le réservoir quand l'eau coule. Tu utilises l'eau quand tu en as besoin — même quand la source ne coule plus.

Drusus regarda à nouveau les schémas — différemment cette fois, avec le regard recalibré d'un homme qui cherchait à voir un concept qu'il n'avait pas vu la première fois.

— Et cette force stockée. Tu peux l'utiliser pour quoi ?

— Pour l'instant — pour alimenter un appareil qui m'appartient. Mais à terme — pour faire monter l'eau dans les étages des insulae. en alimentant des pompes.

Drusus regarda le canal qui longeait le mur est du quartier — visible par la fenêtre du bureau, avec son débit régulier, son eau claire qui descendait depuis l'aqueduc sans jamais servir à rien d'autre qu'à alimenter les fontaines publiques.

— Ce canal, dit-il.

— Oui.

— On pourrait y installer la roue.

— Oui. Avec une vanne de régulation pour maintenir un débit constant.

Drusus hocha la tête — avec la résignation sereine d'un ingénieur qui accepte un problème difficile parce que les principes physiques lui semblent solides.

— On commence quand ?

— Demain, dit Lucas-Alceste.

* * *

La construction prit trois semaines.

La roue à aubes fut installée dans le canal. Drusus modifia l'entrée d'eau avec une vanne de régulation qui maintenait le débit constant indépendamment de la pression variable de l'aqueduc.

La bobine de cuivre fut le travail le plus délicat — trouver du fil suffisamment fin, suffisamment pur, l'enrouler avec la régularité nécessaire autour d'un cylindre de chêne séché. Lucas-Alceste passa deux jours avec un chaudronnier dont les doigts avaient l'habitude de l'or et de l'argent, qui traita le cuivre avec la même précision délicate.

Les aimants — six blocs de magnétite de bonne qualité, achetés chez un lapidaire du Forum qui les vendait habituellement comme curiosités philosophiques et qui parut légèrement surpris qu'on lui en achète six d'un coup.

Les piles de stockage — vingt pots en argile fabriqués sur mesure par Marcus Figulus. Cylindres de cuivre, tiges de fer, vinaigre de vin concentré. Connectés en série avec du fil de cuivre fin — chaque pot ajoutant sa tension à la précédente comme des soldats qui se passent un message de main en main.

Le régulateur — du charbon de bois compressé en cylindre. La longueur du cylindre contrôlait la résistance au passage de la force, comme le diamètre d'une conduite contrôlait le débit de l'eau.

C'était Drusus qui avait trouvé ce principe.

— Un résisteur, dit-il lors d'une des séances de travail. Un objet qui résiste au passage. Comme quand on réduit le diamètre d'une conduite pour ralentir le flux.

Lucas-Alceste l'avait regardé.

— Tu viens de réinventer le principe de la résistance électrique.

— J'ai appliqué la physique des fluides à un autre principe, dit Drusus avec la modestie des gens vraiment compétents qui ne voient pas pourquoi ce qu'ils font est remarquable.

— C'est le même principe.

* * *

Le premier test eut lieu un matin de février.

Drusus, ses deux apprentis, Livia, Bulla, et Lucas-Alceste — dans la cour, autour d'un assemblage de bois, de cuivre, de pierre aimantée et de pots en argile qui ressemblait à un hybride entre une installation hydraulique et un autel à une divinité incompréhensible.

Drusus ouvrit la vanne.

L'eau entra dans le canal.

La roue à aubes commença à tourner — lentement d'abord, puis avec l'accélération progressive d'un mécanisme qui trouve son régime.

La bobine tourna.

Lucas-Alceste prit deux fils de cuivre dénudés et les approcha l'un de l'autre dans l'ombre partielle de la cour couverte.

Une étincelle.

Petite. Brève. Bleutée.

Mais réelle.

Drusus la vit. Ses apprentis la virent. Livia la vit — et pour la première fois depuis que Lucas-Alceste la connaissait, son expression sortit de sa neutralité professionnelle pour laisser passer une expression différente.

— C'est du feu, dit Bulla. Du feu qui sort du cuivre.

— Ce n'est pas du feu. C'est cette force dont je vous parlais. La preuve qu'elle existe et qu'elle se déplace dans le circuit.

— Fulmen, dit Drusus à voix basse. La foudre. C'est de la foudre en miniature.

— En quelque sorte. Oui.

Il regarda l'étincelle — cette petite lumière bleue et blanche qui représentait deux mille ans de physique compressés dans une cour de l'Aventin.

Franklin. Volta. Faraday. Maxwell. Edison. Tesla.

Tous ces noms, toutes ces vies consacrées à comprendre et à dompter ce que Lucas-Alceste venait de produire avec de la magnétite, du cuivre, du vinaigre et une roue en bois.

Ça fonctionne.

— Très bien, dit-il. Maintenant le vrai test.

Il sortit son téléphone.

* * *

L'objet qu'il posa sur la table avait l'air de rien — un rectangle noir, lisse, parfaitement inerte, qui ne ressemblait à rien de ce que la main humaine avait produit en 57 après Jésus-Christ.

Drusus le regarda.

— C'est quoi ?

— Un instrument qui vient de mon pays lointain. Il contient des informations — des images, des textes, des sons. Pour fonctionner il a besoin de cette force — en quantité précise, à tension précise.

— Et si tu lui donnes trop de cette force ?

— Il est détruit.

— Et si pas assez ?

— Il ne fonctionne pas.

Drusus regardait l'objet avec la concentration des ingénieurs face à une contrainte technique difficile — pas de l'effroi, juste le problème à résoudre.

Le moment de connecter le téléphone au circuit fut le plus long de la matinée.

Pas parce que c'était techniquement difficile — la connexion elle-même était simple, Lucas-Alceste avait passé une semaine à fabriquer un adaptateur artisanal en bronze.

Long parce que c'était important.

Parce que ce téléphone était éteint, déchargé depuis presque un an — depuis le bruit de la porte qui se refermait dans la forêt des Apennins, la batterie passée de 67% à 0% en une seconde au contact du pont.

Depuis un an, il portait ce rectangle noir dans sa tunique comme on porte un objet dont on ne sait plus très bien si c'est un outil ou un souvenir.

Il connecta l'adaptateur. Vérifia le régulateur. Et attendit.

Trente secondes. Une minute.

Rien.

Il ajusta le charbon — réduisant la longueur, augmentant la tension.

Et puis —

L'écran s'alluma.

Juste la barre de chargement, l'indicateur de batterie à zéro pour cent avec l'éclair qui signifiait en charge, la lumière blanche froide et familière d'un écran qui revenait à la vie.

Lucas-Alceste ne dit rien.

Il regardait cet écran.

Cette lumière blanche qui n'avait pas existé dans ce monde depuis que l'humanité l'habitait — et qui existait maintenant dans une cour de Rome en l'an 57 après Jésus-Christ grâce à une roue en bois et de la magnétite et du vinaigre de vin.

— Il s'allume, dit Drusus très doucement.

— Oui.

— C'est ça que tu voulais.

— Oui.

— Alors pourquoi tu n'as pas l'air content ?

Lucas-Alceste chercha une réponse — puis dit la vérité.

— Parce que je ne sais pas encore si j'ai envie de voir ce qu'il y a dedans.

* * *

Il fallut quatre heures de charge pour atteindre quinze pour cent.

Lucas-Alceste passa ces quatre heures à travailler avec concentration pour éviter de penser à ce que contenait son téléphone.

À la quatrième heure, il prit le téléphone dans la cour — seul cette fois. L'écran s'alluma complètement. Le fond d'écran — une photo prise depuis le balcon de son appartement de Paris, un soir d'été, les toits haussmanniens dans la lumière dorée.

Il la regarda pendant trente secondes.

Paris. Les toits. Cette lumière.

Ça existe, pas maintenant mais dans le futur. Dans deux mille ans, ça existera encore.

Il fit glisser l'écran. Les applications — toutes là, figées au 14 mars 2026. Des notifications non lues qui s'étaient accumulées jusqu'au moment du pont et s'étaient arrêtées net comme une horloge qu'on avait oublié de remonter.

Il n'ouvrit pas les messages.

Il alla dans les photos.

Et s'arrêta sur Sophia — endormie un dimanche matin, les trois quarts du lit occupés avec la sérénité inconsciente d'une personne qui n'a jamais eu à se battre pour l'espace. La lumière de la fenêtre sur ses cheveux châtains.

Il la regarda longtemps.

Je ne te reverrai plus.

La pensée n'avait rien de nouveau. Mais la retrouver dans une photo — son visage, net, presque là, avec cette présence que la mémoire ne parvenait plus à porter seule — rendait la perte plus réelle.

La douleur de la preuve face à la douleur de l'abstraction.

Il fit défiler encore. S'arrêta sur une photo depuis le balcon de la rue de Bretagne — les toits de Paris sous la neige, la tour Eiffel visible dans le fond avec son scintillement du soir.

Il regarda cette photo et pensa à Rome en ce moment. À Titus et à Flavia à Livia et à Drusus. À l'empire qu'il avait construit avec du savon et des tuyaux et de la curiosité médicale.

Et réalisa un sentiment qu'il n'avait pas encore formulé aussi clairement.

Il ne voulait pas rentrer.

Parce que ce qu'il avait construit ici était réel. Mais parce que les gens de cette cour, de cette ville, de ce siècle — étaient réels.

Parce que Rome était devenue, malgré tout et contre toute logique, chez lui.

Il rangea le téléphone dans sa tunique.

Livia était dans l'encadrement de la porte — elle n'avait pas bougé.

— Ça va ? dit-elle.

— Oui.

— Les images dans l'appareil — c'était ton monde d'avant.

— Oui.

— Et tu as l'air... triste et en paix en même temps.

— C'est exactement ça, dit Lucas-Alceste.

— C'est possible, ça ?

— Je ne pensais pas que oui, dit Lucas-Alceste. Apparemment si.

* * *

Les applications aux insulae vinrent six mois plus tard.

Le générateur hydraulique fonctionnait. Les piles stockaient. La force circulait dans les fils de cuivre avec la régularité d'une rivière domestiquée.

La prochaine étape était ce pour quoi il avait conçu le système depuis le début — faire monter l'eau dans les étages supérieurs des insulae, là où les esclaves montaient des seaux toute la journée et où les familles les plus pauvres vivaient sans eau courante.

Drusus comprit le projet en dix minutes.

— Une pompe, dit-il. Entraînée par la force comme la roue était entraînée par l'eau — mais en sens inverse.

— Exactement. Le même principe. Au lieu que l'eau fasse tourner un mécanisme, le mécanisme pousse l'eau.

— Vers le haut.

— Jusqu'au cinquième étage si la pression est suffisante.

Drusus réfléchit — en regardant le canal, les piles, les fils de cuivre dans la cour.

— Ça demande plus de force que ce qu'on produit actuellement.

— Il nous faut une roue plus grande. Et plus de piles.

— Le canal peut alimenter deux roues si on élargit l'entrée d'eau.

— Combien de temps pour la modification ?

— Une semaine, dit Drusus.

Ils mirent dix jours.

La deuxième roue doubla la production. Trente piles en argile remplacèrent les vingt premières. La pompe — conçue par Drusus avec la précision d'un homme qui avait passé trente ans à déplacer de l'eau d'un endroit à un autre — était un mécanisme en bronze, simple, robuste, avec un piston que la force électrique actionnait cinquante fois par minute.

Le premier test de pompage eut lieu sur l'insula de Valeria, une femme propriétaire d'une cinquantaine d'année— cinq étages, les deux premiers avec de l'eau courante depuis les installations sanitaires, les trois supérieurs sans.

Drusus installa la conduite de montée — du plomb, les joints soigneusement vérifiés — jusqu'au cinquième étage. Une borne de distribution simple, avec un robinet de bronze.

Ils actionnèrent la pompe.

L'eau monta.

Lentement d'abord — le temps que la pression se stabilise dans la conduite — puis avec une régularité que Lucas-Alceste reconnut comme la régularité des systèmes qui fonctionnent vraiment.

Au cinquième étage, Drusus ouvrit le robinet.

L'eau coula.

Propre, régulière, sans effort de la part de personne.

La femme qui habitait là — une tisserande, mère de trois enfants, qui montait six seaux par jour depuis sept ans — tendit la main sous le filet d'eau.

Elle ne dit rien.

Elle regarda l'eau sur sa main pendant un long moment.

Puis elle regarda Lucas-Alceste — avec une expression qu'il ne sut pas nommer exactement. Pas de la gratitude, un sentiment plus profond. La surprise d'une personne qui découvre que ce qu'elle pensait impossible ne l'était pas.

— C'est l'eau de l'aqueduc ? dit-elle.

— Oui.

— Elle monte toute seule ?

— Elle est poussée par une force invisible qui circule dans des fils de cuivre. Elle ne coûte pas plus cher que l'eau du rez-de-chaussée.

La tisserande regarda l'eau encore un moment. Puis elle dit :

— Mes enfants n'auront plus à monter les seaux.

— Non, dit Lucas-Alceste.

Elle ferma le robinet avec soin — avec le soin qu'on réserve aux objets auxquels on tient.

— Merci, dit-elle simplement.

Lucas-Alceste descendit les cinq étages dans le silence de l'escalier.

Drusus l'attendait en bas.

— Ça marche, dit-il — avec l'économie verbale des gens pour qui la preuve par le fait est suffisante.

— Ça marche, confirma Lucas-Alceste.

Titus les attendait dans la cour avec ses tablettes.

— Combien d'insulae dans le quartier ? dit-il.

— Vingt-trois, dit Drusus.

— Et dans l'Aventin entier ?

— Cent quarante environ.

Titus nota.

— Et si on installe deux roues supplémentaires dans le canal principal —

— Trois cents insulae dans un rayon de cinq cents mètres, dit Drusus. Avec une production suffisante pour alimenter les pompes de toutes.

Lucas-Alceste regarda le canal. La roue qui tournait. Les fils de cuivre qui couraient le long du mur vers les piles dans la cour.

Il pensa aux siècles qui viendraient avant qu'un autre homme — Volta, en 1800 — réinvente formellement ce qu'il venait de construire ici. Dix-huit siècles pendant lesquels personne ne saurait que cela avait existé. Que Drusus l'ingénieur avait réinventé la résistance électrique dans une cour de l'Aventin par une analogie entre la physique des fluides et la physique de l'électron.

Peut-être que Pline en parlerait. Peut-être que dans deux mille ans un archéologue trouverait quelque chose dans les archives.

Peut-être pas.

Ça n'avait aucune importance.

Ce qui importait c'était la tisserande au cinquième étage. Ses enfants qui n'auraient plus à monter les seaux. L'eau propre qui coulait à une hauteur où elle n'avait jamais coulé.

— On commence les installations demain, dit-il.

Titus nota. Drusus hocha la tête.

La roue tournait dans le canal.

La force circulait dans les fils de cuivre.

Et dans cinq étages d'une insula de l'Aventin, un robinet de bronze attendait d'être ouvert à nouveau.

CHAPITRE VII — Le savant et le médecin

Titus l'attendait au retour d'une mission, avec son expression particulière des mauvaises et bonnes nouvelles mélangées.

— Pline l'Ancien t'a cherché deux fois pendant ton absence. Il veut te rencontrer. Il a entendu parler du savon médical et des filtres à eau — pour son encyclopédie.

Lucas-Alceste resta silencieux un moment.

Pline l'Ancien. Trente-deux ans. Encore en pleine construction de l'œuvre monumentale qui survivrait deux mille ans — la seule encyclopédie de l'Antiquité à avoir compilé l'ensemble du savoir de son époque.

— Je le verrai demain.

* * *

La maison de Pline, dans le quartier de l'Esquilin, était pleine de parchemins — dans le désordre joyeux d'une pensée en mouvement permanent. Partout, sur les tables, sur les sièges, suspendus à des cordes comme du linge, annotés de toutes les couleurs d'encre disponibles.

Pline dictait à voix haute à un scribe quand l'esclave introduisit Lucas-Alceste. Il s'arrêta en milieu de phrase, dit au scribe : « continue de là où on était » avec l'automatisme d'un historien pour qui la mémoire des autres était un outil ordinaire, et se leva.

Trente-deux ans. Plus jeune que Lucas-Alceste ne l'avait imaginé — il avait associé la monumentalité de l'œuvre à un homme plus âgé. Pline était énergique, avec des yeux bruns qui bougeaient constamment.

— Lucas Felix. J'avais hâte.

— Moi aussi, dit Lucas-Alceste sincèrement.

— Assieds-toi. — Secundus ! — il cria à l'esclave — des olives et du pain pour mon invité. — Le savon médical d'abord. J'en ai analysé un — j'ai goûté, j'ai chauffé, j'ai dissous dans l'eau. Comment tu obtiens la consistance ferme ?

Lucas-Alceste le regarda.

— Tu as goûté le savon ?

— Comment je saurais autrement ce qu'il contient ? dit Pline comme si c'était une évidence.

Deux mille ans de médecine légale et de toxicologie, pensa Lucas-Alceste, et cet homme mange ses échantillons.

— Je vais t'expliquer la saponification. La réaction entre les corps gras et la lessive alcaline. C'est reproductible, contrôlable, et tu n'as pas besoin de goûter le résultat pour comprendre le mécanisme.

Pline prit un stylet et commença à noter avant même que Lucas-Alceste ait fini sa phrase.

Ils parlèrent quatre heures. Pline pensait en termes de totalité — chaque information replacée dans un réseau de connexions, liée à ce qu'il savait déjà, transformée en question suivante.

Puis il posa la question que Lucas-Alceste attendait.

— Ces connaissances — d'où elles viennent ?

— D'un pays lointain, commença Lucas-Alceste.

— Non, dit Pline avec la douceur mais aussi la fermeté d'un homme qui a entendu cette réponse avant. Je suis naturaliste. J'ai voyagé en Germanie, en Gaule, en Espagne, en Afrique du Nord. Il n'existe aucune région du monde connu où ces connaissances existent sous cette forme. J'ai vérifié. Alors — d'où vraiment ?

Pline. L'homme dont le livre traverserait deux millénaires. L'homme qui mourrait dans vingt-quatre ans en observant l'éruption du Vésuve parce que sa curiosité était plus forte que son instinct de survie. Il se souvint d'une phrase lue dans un train à Lyon, des années auparavant — je suis un homme occupé par les affaires publiques, et je ne doute pas que beaucoup de choses m'ont échappé.

Un homme qui savait l'étendue de son ignorance. La marque des grands esprits.

— D'un temps différent, dit Lucas-Alceste lentement. Pas d'un pays différent. D'un temps différent.

Pline ne bougea pas. Son stylet s'arrêta.

— Un temps différent, répéta-t-il.

— Plus lointain que n'importe quel voyage géographique possible.

Silence. Pline regarda le plafond — geste qu'il avait quand il intégrait une information majeure.

— L'Historia Naturalis. Je veux y inclure une section sur ces méthodes. Ton nom y apparaîtrait — Lucas Felix, médecin. Les procédés de filtration de l'eau, la préparation du savon, la théorie des semina morbi. Est-ce que tu m'y autorises ?

Lucas-Alceste pensa à ce que cela signifiait. Ses innovations, documentées dans l'encyclopédie qui survivrait deux mille ans. Des historiens des sciences du 21e siècle avaient peut-être déjà lu des passages de l'Historia Naturalis qui décrivaient un certain Lucas Felix sans comprendre d'où ces connaissances venaient.

L'idée lui fit sourire intérieurement avec une ironie silencieuse et vertigineuse.

— Je t'y autorise, dit-il.

Pline hocha la tête et reprit son stylet.

— Et la question de Jésus demanda Lucas-Alceste.

— Pardon ?

— Un prédicateur juif exécuté en Judée il y a vingt-deux ans. Ses disciples se répandent dans tout l'Empire. Ils s'appellent Christiani.

Pline eut l'expression légèrement perplexe d'un homme à qui on mentionne des faits qu'il n'a pas jugé digne d'attention.

— Bah, des querelles religieuses en Judée. Pourquoi celui-ci serait différent des autres ?

— Parce que ce mouvement grandit plus vite que les autres.

Pline agita la main.

— Toutes les sectes orientales grandissent vite pendant un temps. Puis elles disparaissent ou s'absorbent dans le culte officiel.

Il reprit son stylet — sujet clos pour lui.

Lucas-Alceste garda pour lui ce qu'il savait.

Dans trois siècles, ton Empire portera le signe de cette secte que tu juges insignifiante. Dans deux mille ans, la plupart des habitants de la planète dateront le temps à partir de la naissance de cet homme.

— Note-le quand même. Juste une ligne. Un prédicateur nommé Christus, exécuté sous Tibère, dont les disciples se répandent actuellement à Rome.

— Si tu y tiens, dit-il en notant sans conviction.

Lucas-Alceste regarda sa main écrire ces quelques mots — cette main qui dans vingt-quatre ans serait immobile sous les cendres du Vésuve.

— J'y tiens, dit-il.

* * *

Il rentra à la taberna en fin d'après-midi, dans la lumière de novembre dorée et oblique.

Livia l'attendait avec une pile de tablettes.

— Les mauvaises nouvelles d'abord, dit Lucas-Alceste.

— Asclepius, le médecin grec. Il a déposé une plainte formelle devant le collegium des médecins. Il t'accuse de pratiquer une médecine contraire aux enseignements d'Hippocrate. Et il a trouvé deux sénateurs pour co-signer.

Lucas-Alceste s'assit.

— Et les bonnes ?

— Publius Quinctius, un proche de Néron a envoyé un message. Il dit que l'intérêt du Palatin pour toi continue de grandir. Il ajoute, je cite : rappelle à ton ami Felix que l'intérêt du Palatin est comme le feu : chaud et lumineux de loin, brûlant de près.

Lucas-Alceste pensa à Néron. Dix-neuf ans seulement, sur le trône depuis deux ans. La période dorée encore. Mais imprévisible par nature, avec tout le pouvoir du monde et personne pour lui dire vraiment non.

Neuf ans avant l'incendie. Neuf ans pour construire un empire solide pour survivre à ce qui viendrait après.

Une chose à la fois.

CHAPITRE VIII — La Via Sacra

Cela arriva un mardi matin.

Lucas-Alceste rentrait d'une réunion avec Rufus, un haut responsable de l'armée — ils venaient de finaliser le contrat d'installation des sanitaires pour cinq légions. Il marchait vite, la copie du contrat sous le bras, une consultation à l'Aventin dans une heure.

La Via Sacra était animée comme toujours — marchands, fonctionnaires, esclaves portant des charges, une procession religieuse qui progressait lentement vers le temple de Vesta.

Lucas-Alceste vit l'homme s'effondrer à trente mètres devant lui.

Une chute verticale, soudaine, sans transition — le corps qui passe de debout à horizontal en une fraction de seconde avec ce bruit sourd et définitif des corps qui tombent sans avoir eu le temps de se protéger.

Il lâcha le rouleau de parchemin.

Il courut.

L'homme avait environ soixante ans —toge de qualité, sandales soignées. Il était allongé sur les pavés, avec cette immobilité absolue qui n'était pas le sommeil et qui n'était pas encore la mort mais l'espace entre les deux.

Deux doigts sur la carotide droite — geste automatique, les yeux sur l'horloge mentale qui démarrait simultanément.

Cinq secondes. Rien.

Arrêt cardio-respiratoire.

Il desserra le vêtement de l'homme. Positionna le talon de sa main droite sur le sternum. Posa sa main gauche par-dessus, doigts entrelacés, bras tendus.

Et il commença.

Trente compressions. Profondes, rythmées — cent par minute, encodé dans ses bras depuis vingt ans de pratique.

Et dans sa tête, la même chanson.

Ah ha ha ha, stayin' alive, stayin' alive.

Les Bee Gees. 1977. Cent trois battements par minute. La chanson la plus utile de l'histoire de la médecine d'urgence.

Trente compressions. Il bascula la tête de l'homme en arrière, insuffla deux fois en regardant le thorax se soulever.

Stayin' alive.

La foule regardait en silence — des gens qui ne comprennent pas ce qu'ils voient et qui suspendent leur jugement dans une attente tendue.

À la troisième minute, rien. Ses bras commençaient à chauffer.

Continue. Tant que tu continues il y a une chance.

Quatre minutes. Ses bras brûlaient. La sueur sur son front. Les pavés durs sous ses genoux.

Et puis — il le sentit avant de le voir.

Sous ses mains, la sensation changea. La résistance passive d'un thorax qu'on comprime avait cédé la place à un mouvement actif, comme si une mécanique intérieure se remettait en route avec la prudence hésitante d'un moteur froid.

Il s'arrêta. Deux doigts sur la carotide.

Un pouls.

Faible. Irrégulier. Mais là — perceptible, réel, incontestable.

Il respire.

Le silence de la foule dura trois secondes après que l'homme eut ouvert les yeux.

Puis ce fut une explosion de voix — Di immortales. Esculape. Il était mort et maintenant il respire. C'est de la magie.

Lucas-Alceste se leva. Il se retourna vers la foule.

— Ce n'est pas de la magie. Cet homme n'était pas mort. Son cœur s'était arrêté — comme une roue de moulin qui cesse de tourner quand on retire l'eau. J'ai appuyé sur sa poitrine pour faire circuler le sang à sa place, comme on actionne une pompe. De la mécanique. Pas de la magie.

Un vieux marchand au premier rang dit :

— Les dieux n"y sont pour rien ?

— Les dieux ont peut-être créé le mécanisme, dit-il finalement. Moi j'ai juste appris à l'utiliser.

L'homme allongé — Publius Quinctius, affranchi impérial de haut rang avec des connexions directes au Palatin — regarda Lucas-Alceste avec des yeux qui ne comprenaient pas encore tout à fait ce qui venait de se passer.

— Où suis-je ?

— Via Sacra. Ton cœur s'est arrêté. Je l'ai redémarré.

— Comment tu t'appelles ?

— Lucas Felix.

— Le médecin de l'Aventin. — Ce n'était pas une question. — Je te dois la vie. Sans toi, je serais mort.

— Tu ne me dois rien. J'ai fait ce que j'aurais fait pour n'importe qui.

— N'importe qui ne m'aurait pas sauvé, dit Publius. Et le fait que tu dises ça ne change pas la réalité de la dette.

Il monta dans sa litière, puis se retourna une dernière fois.

— Je t'enverrai un message demain. Ce que tu fais mérite d'être connu des bonnes personnes.

Lucas-Alceste ramassa son rouleau de parchemin et reprit son chemin.

* * *

Titus était dans le bureau quand il rentra. Il leva les yeux, vit l'expression de Lucas-Alceste, vit la poussière sur ses vêtements, les légères traces rouges sur ses genoux.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Un homme a fait un arrêt cardiaque sur la Via Sacra.

— Il est vivant ?

— Il est vivant.

— Qui c'est ?

— Publius Quinctius.

Silence.

Titus se leva lentement, alla chercher la cruche de vin, remplit deux coupes, en tendit une à Lucas-Alceste.

— Publius Quinctius. L'affranchi impérial. Celui qui a des connexions directes au Palatin.

— Lui-même.

— Lucas. Est-ce que tu réalises que depuis ton arrivée à Rome, les coïncidences qui t'arrivent sont statistiquement improbables ?

— Je suis médecin. Les urgentistes ne croient pas aux coïncidences. Ils croient au volume — si tu es suffisamment présent dans suffisamment d'endroits, les événements significatifs finissent par se produire en ta présence.

— C'est une belle façon de formuler la chance, dit Titus.

— La chance favorise les gens qui se lèvent tôt et marchent vite.

Titus sourit — le sourire complet, celui qu'il réservait aux formulations qui lui plaisaient vraiment.

— Je vais noter ça, dit-il.

Il s'assit. Cette fatigue particulière des urgentistes après une réanimation — quand l'adrénaline redescend et laisse derrière elle un vide propre et silencieux.

Il pensa aux Bee Gees — à Barry Gibb dans un studio de Miami en 1977, enregistrant une chanson sur la survie sans savoir qu'elle allait traverser deux mille ans dans la tête d'un médecin urgentiste agenouillé sur les pavés de la Via Sacra.

Stayin' alive.

Dehors Rome bruissait de son bruit habituel. Indifférente, permanente, magnifique.

CHAPITRE IX— Myriam

Titus lui parla d'elle un matin de février — par hasard, ou ce que Titus appelait le hasard et qui ressemblait toujours à une légère préméditation.

Lucas-Alceste cherchait un fournisseur de lin traité pour les nouvelles installations sanitaires.

— Il y a une marchande au Transtévère. Myriam bar Yosef. Elle gère le négoce de son mari depuis sa mort. Elle a des contacts en Orient que la plupart des marchands romains n'ont pas. Et elle négocie comme personne d'autre que j'aie rencontré.

— Elle est romaine ?

— Juive, dit Titus. Née à Alexandrie, installée à Rome depuis quinze ans. Veuve depuis deux ans.

— Envoie-lui un message.

— Je l'ai déjà envoyé ce matin, dit Titus avec la neutralité d'un homme qui avait anticipé la décision avant qu'elle soit prise.

Elle répondit le soir même.

* * *

La boutique de Myriam bar Yosef était dans la partie du Transtévère qui regardait le Tibre — avec cette lumière particulière de l'eau réfléchie.

Elle était debout derrière la table de travail, examinant un rouleau de tissu qu'elle tenait à bout de bras vers la fenêtre avec la concentration d'une professionnelle qui vérifie des détails précis. Elle leva les yeux quand Lucas-Alceste entra — après avoir terminé son examen avec soin. Elle était une personne qui finit ce qu'elle a commencé avant de passer à autre chose.

Trente ans, peut-être trente-deux. Les cheveux noirs relevés en un chignon bas, tenu par une simple épingle, sans l'architecture savante des coiffures patriciennes. Sa peau avait ce hâle chaud des ports méditerranéens ; le nez fin, la bouche décidée, et une petite asymétrie au coin des lèvres qui donnait l'impression qu'elle s'apprêtait toujours à répondre avant la question. Rien d'éclatant, pris détail par détail — et pourtant, l'ensemble attirait, comme une phrase bien construite. Les yeux surtout : brun doré, presque ambrés quand la lumière du Tibre les accrocha, posés sur le tissu, sur lui, sur le monde, avec la même attention exacte, calme, et difficile à esquiver.

La négociation prit huit minutes. Elle annonça un prix juste. Lucas-Alceste proposa une réduction contre engagement de six mois. Ils s'accordèrent sans tension.

Lucas-Alceste rangeait ses tablettes et s'apprêtait à partir quand Myriam dit :

— J'ai entendu parler de l'homme que tu as ressuscité sur la Via Sacra.

— Il n'était pas mort. Son cœur s'était arrêté. Disons qu'il était entre la vie et la mort. En faisant repartir son cœur, j'ai pu le ramener à la vie.

— Dans notre tradition, dit Myriam, la distinction est importante. Les morts appartiennent à Dieu. Les vivants dont le cœur s'est arrêté momentanément — c'est un espace moins défini.

— Ta tradition. ? Tu es juive.

— Je suis juive, répondit-elle. Et je crois que Yeshua de Nazareth était le Messie.

Elle dit cela avec le même calme qu'elle avait annoncé son prix — comme une information factuelle, sans provocation ni excuses.

Yeshua de Nazareth. Jésus. En 57 après J.-C. — vingt-quatre ans après la crucifixion.

— Tu peux m'en parler ? dit-il.

— Assieds-toi. Je dois finir cet inventaire. Mais on peut parler en même temps.

Ils parlèrent trois heures.

Elle lui parla de Yeshua — pas avec le haussement d'épaules du Romain éduqué, ni avec le zèle du converti. Comme une personne qui connaissait son sujet profondément et répondait aux questions d'un interlocuteur curieux.

— Il n'a pas aboli la Torah. C'est la première chose que les Romains ne comprennent pas. Il a dit — je ne suis pas venu abolir la Loi mais l'accomplir. Ce qu'il enseignait était du judaïsme — un judaïsme qui allait au fond des commandements plutôt qu'à leur surface.

Puis, dans sa façon de la regarder, un détail dut trahir ce qu'il retenait, parce que Myriam dit :

— Tu es au courant de faits que tu ne peux pas dire.

— Non, hésita Lucas-Alceste.

— Tu as la même expression que tout à l'heure. Quand tu parles de ce que tu sais et que personne d'autre ne sait — il y a, dans tes yeux, une lueur qui change.

Lucas-Alceste la regarda longuement.

— Je viens d'un temps différent, dit-il. Pas d'un pays différent. De l'avenir.

Myriam hocha la tête lentement.

— Je le savais, dit-elle.

— Comment ?

— Parce que personne qui vient du présent ne parle du passé récent avec la même distance que toi. Quand tu parles de Yeshua — tu parles de lui comme une personne dont tu connais l'histoire complète. Pas juste le début.

— Et ça ne te fait pas peur ?

— Dans notre tradition, dit-elle, Dieu agit de façons que nous ne comprenons pas toujours. L'idée qu'il envoie une personne du futur dans le passé pour une raison

que nous ne comprenons pas entièrement — ça ne me semble pas plus étrange que beaucoup d'autres choses que je crois.

— Tu es remarquable, dit-il.

— Je suis pratique, dit-elle. C'est différent. — Elle reprit ses tablettes. — Tu veux du thé ? J'ai de la menthe fraîche.

— Oui, dit Lucas-Alceste. Je veux bien.

* * *

Il revint trois jours après la première rencontre.

Myriam ouvrit dans le délai exact d'une personne qui finissait ce qu'elle faisait avant de répondre.

— Il y avait une question sur les spécifications du tissu, dit-il.

Elle le regarda.

— Non, dit-elle.

— Non, confirma Lucas-Alceste.

Un silence bref — puis un changement dans son expression qui n'était pas un sourire mais qui en avait la direction.

— Entre, dit-elle.

Ils parlèrent deux heures ce jour-là. Puis il revint la semaine suivante, et la suivante.

Un après-midi de mars, Myriam rompit son pain et dit :

— Tu sais ce qui attend ma communauté.

— Oui, admit-il enfin.

— Est-ce une bonne nouvelle ou une catastrophe ?

— Les deux. Ce qui compte vraiment laisse rarement un bilan net.

— Alors dis-moi exactement ce que tu peux.

L'incendie de Rome, dans sept ans. Les mesures d'exception de Néron. Les arrestations, les supplices publics, les exécutions. Des corps enduits de poix, dressés en torches humaines dans les jardins du Palatin.

Il ne pouvait pas lui jeter ces images au visage.

— Dans quelques années, votre assemblée va subir une épreuve violente. On vous désignera comme responsables d'un crime que vous n'aurez pas commis. Certains seront mis à mort. D'autres disparaîtront, se cacheront, quitteront la ville.

— Et après ? Qu'est-ce qui restera ?

Lucas-Alceste pensa aux siècles à venir : la foi gagnant les provinces, puis le pouvoir ; un empereur se réclamant du signe de cette secte ; des basiliques, des conciles, des cathédrales ; une chronologie entière réglée sur ce nom.

— Ce que vous portez survivra. Et cela deviendra plus vaste que vous.

Myriam resta silencieuse un long moment. Puis elle dit, avec le même calme qu'elle disait tout :

— Alors c'est suffisant.

Ce fut à ce moment précis qu'il comprit que ce qui s'était installé entre eux n'avait pas de nom dans aucune des langues qu'il connaissait. Un sentiment qui n'était ni l'amour au sens romantique ni l'amitié au sens ordinaire, mais une reconnaissance mutuelle si précise qu'elle rendait les deux catégories insuffisantes.

Avec Myriam, il n'avait pas de reste.

* * *

Ce qui suivit n'était pas simple à décrire.

Flavia était toujours là — leur liaison continuait, avec la clarté tranquille qu'elle lui avait toujours donnée. Je ne suis pas ta femme. Tu n'es pas mon mari. Ces mots-là restaient vrais.

Mais avec Myriam c'était différent

Avec Flavia, il vivait dans le présent — la chaleur du moment, la présence pure. Avec Myriam, il habitait *une durée* plus vaste — un espace où le temps, la foi, la mémoire et l'avenir coexistaient dans la même conversation.

Un soir de mai, il lui dit :

— Je ne sais pas combien de temps je resterai à Rome.

— Je sais, dit-elle.

— Et ça ne te pose pas de problème ?

— Ce que nous avons maintenant est réel, dit-elle. Ce qui vient ensuite — ça aussi c'est entre les mains de Dieu.

— Comment tu fais pour être aussi sage ?

— Je suis marchande de tissu depuis quinze ans. On apprend à ne pas s'attacher à la marchandise. Seulement aux personnes.

Il prit sa main — cette main habituée aux rouleaux de tissu et aux tablettes de cire — et la garda dans la sienne un moment, dans la lumière dorée du soir qui entrait par la fenêtre donnant sur le Tibre.

Dehors, Rome bruissait. Indifférente et magnifique.

CHAPITRE X — La nuit rouge

Il commença à préparer en janvier de l'an 63.

Sans bruit. Avec patience tout en sachant que les vraies préparations ne s'annoncent pas.

Des réservoirs d'urgence dans chaque immeuble. Des pompes manuelles en complément des systèmes hydrauliques, actionnées par deux hommes. Des équipes formées dans chaque bâtiment — des artisans, des affranchis, des gens qui connaissaient les procédures.

Titus finit par demander, en mars.

— C'est beaucoup d'investissement en équipement d'urgence. Mais tu commences par le quartier du Circus Maximus. Tu sais quelque chose.

— Oui.

— Un incendie.

— Oui.

— Grand ?

— Très grand.

— Et les gens qui habitent dans les zones à risque — ceux qui n'ont pas de connexion avec nous ?

Lucas-Alceste se tut. C'était la question impossible.

— Je ne peux pas prévenir toute la ville. Ce que je peux faire — c'est protéger nos quartiers.

— C'est insuffisant, dit Titus.

— Je sais. C'est insuffisant et c'est ce que je peux faire. Ces deux points de vue sont vraies simultanément et je dois vivre avec.

— D'accord. Je commence par les entrepôts.

* * *

Myriam le vit préparer. Un soir d'avril, elle demanda :

— Tu prépares un événement ?

— Oui.

— Un événement difficile qui vient ?

— Dans environ quinze mois.

— Est-ce que ma communauté est directement en danger ?

— Pas dans la première phase. Mais l'épreuve grave que je t'avais annoncée — elle vient après l'incendie. Pas à cause de vous. À cause d'un mensonge.

— Tu portes beaucoup, dit-elle.

— Toi aussi.

— Pas de la même façon. Toi tu portes la certitude — tu sais exactement et tu ne peux pas tout empêcher. La certitude est plus lourde.

— Ein adam yodea et yomo, dit-elle doucement.

— Nul homme ne connaît son jour.

— Mais toi tu connais certains jours. Et tu fais quand même ce que tu peux. C'est suffisant.

— Ce n'est pas suffisant.

— Non. Mais c'est humain. Et l'humain est ce que nous avons.

* * *

L'hiver fut doux. Trop doux, avec cette sécheresse persistante.

Du bois sec. Des entrepôts d'huile pleins. Des ruelles étroites où un incendie peut sauter d'un immeuble à l'autre en quelques minutes.

Juillet.

Il ne parla pas à Néron.

Ce fut la décision la plus difficile. Pendant des semaines, il pesa l'option inverse : prévenir l'Empereur, lui donner le temps d'organiser Rome, de sauver plus de monde.

Mais il connaissait aussi l'histoire : celui qui annonce l'incendie devient vite celui qui l'a voulu.

Le silence est parfois la décision la plus responsable.

Il se tut.

* * *

La fumée arriva avant le feu.

Lucas-Alceste se réveilla à la deuxième heure de la nuit — une fumée dense qui entrait par les fenêtres ouvertes de la taberna.

À travers les volets mal joints de la fenêtre orientée vers le sud — une lumière qui n'était pas celle de la lune.

Une lumière orangée. Vivante.

Il ouvrit les volets.

Le ciel au sud de Rome était en feu.

Le vent. Lucas-Alceste évalua la direction — sud-sud-est, exactement ce qu'il avait redouté. Le vent qui poussait le feu depuis le Circus Maximus vers les quartiers denses de la ville.

Il s'habilla en trente secondes. Prit son sac médical. Descendit en courant.

Titus était déjà dans la cour.

— C'est ça, dit-il en voyant Lucas-Alceste.

— Oui. Réveille tout le monde. Les protocoles qu'on a répétés — maintenant.

Livia était dans le bureau en robe de nuit, ses tablettes déjà en main.

— Les équipes, dit Lucas-Alceste. Le signal convenu aux six immeubles.

— C'est fait.

— Et la liste de toutes les familles dans la zone Circus Maximus —

— Elle est déjà préparée, dit Livia. Depuis mars.

— Tu savais.

— Je voyais bien que tu montais une opération sérieuse depuis janvier. J'ai suivi, et j'ai fait le nécessaire. C'est mon travail.

* * *

À l'immeuble de Valeria — Marcus, le charpentier du troisième étage dont il avait soigné l'infection à la main trois ans plus tôt. Sextus. Un tanneur du quartier.

La lueur orangée était beaucoup plus haute — avec des flammes visibles par-dessus les toits. Des flammes qui sautaient d'un toit à l'autre avec la légèreté terrifiante du feu qui n'a pas de frontières naturelles.

— Les pompes. Positions prévues. On protège l'immeuble et les deux de chaque côté.

À la troisième heure et demie — les premières braises arrivèrent sur l'Aventin. Des fragments incandescents portés par le vent, qui tombaient sur les toits de bois.

— Les toits, cria-t-il. Surveillez les toits.

Sextus monta avec un seau de vinaigre et commença à imbiber les surfaces de bois — le vinaigre qui retardait l'inflammation sans l'empêcher indéfiniment mais qui donnait du temps.

Du temps. C'était tout ce qu'on pouvait acheter cette nuit.

* * *

À la quatrième heure — la lumière au nord et à l'est était celle d'un second soleil.

Lucas-Alceste s'arrêta au coin d'une rue et regarda.

Rome brûlait.

La Voie Sacrée — les boutiques qui flanquaient la voie triomphale brûlaient avec l'intensité des entrepôts bien approvisionnés. Les flammes montaient à vingt, trente mètres de hauteur. Un rugissement de fond permanent qui montait des quartiers en feu et qui se sentait dans la poitrine avant de s'entendre.

Il pensa aux gens dans les immeubles en feu. Aux familles au troisième étage qui n'avaient pas le temps de descendre.

Je ne peux pas les sauver tous.

Je le savais.

Ça ne rend pas cette situation plus supportable.

Il se retourna vers son quartier et continua à travailler.

* * *

Un immeuble fut perdu.

Un entrepôt de tissu hors de la zone de couverture. Quand les flammes furent visibles, le feu était déjà inaccessible.

— On protège les immeubles de chaque côté. Imbibez les murs mitoyens.

— L'entrepôt, dit un des hommes.

— Est perdu. Ne gaspillons pas d'eau sur ce qui est perdu — on protège ce qui peut l'être.

Ce fut la décision la plus difficile de la nuit. La bonne décision, cliniquement, stratégiquement. Mais deux chiens enfermés dans la cour hurlaient.

Lucas-Alceste regarda l'entrepôt brûler — avec le visage fermé d'un urgentiste qui avait appris que le triage nécessitait parfois d'abandonner ce qu'on ne pouvait pas sauver.

Les murs mitoyens tinrent. Les deux immeubles de chaque côté survécurent.

* * *

L'aube arriva sur une ville transformée.

Lucas-Alceste s'assit sur les marches de l'immeuble de Valeria. L'Aventin était debout. Les gens étaient vivants.

Au nord — le ciel était toujours orange sur plusieurs kilomètres de ville.

Rome brûlait encore.

Il posa ses bras sur ses genoux et son front sur ses bras.

Assez. Le mot le plus difficile de la médecine d'urgence. Toujours quelqu'un qu'on n'a pas pu atteindre.

Sextus s'assit à côté de lui sans un mot, avec la solidarité muette d'un équipier qui avait partagé la même nuit.

Ils restèrent silencieux. Le soleil montait sur Rome en feu.

* * *

Myriam avait passé la nuit éveillée.

Elle le regarda entrer — les bras brûlés, les vêtements noircis, les yeux rouges de fumée.

Elle ne dit rien.

Elle alla chercher de l'eau et du linge propre. Elle nettoya les brûlures — avec les gestes précis et doux d'une femme qui savait soigner sans avoir été formée pour ça.

— Tu as sauvé ce que tu pouvais sauver.

— Oui.

— Ce n'est pas suffisant et c'est tout ce que tu pouvais faire.

— Oui.

— Ce qui vient maintenant — la deuxième partie de ce que tu savais.

— Oui. Ce qui vient maintenant est plus difficile encore que cette nuit.

— Alors on est prêts, dit-elle.

— Je l'espère.

— Ein adam yodea et yomo.

— Nul homme ne connaît son jour.

— Nous avons fait ce que nous pouvions faire. Le reste — on le traverse quand on y est.

Dehors — Rome brûlait encore. Son ciel était orange, sa fumée montait vers des nuages qui n'étaient pas des nuages.

Lucas-Alceste prit la main de Myriam.

Et pour la première fois depuis la deuxième heure de la nuit, il ne pensa à rien d'autre qu'à ce contact — cette main dans la sienne, tiède et réelle, dans une ville qui brûlait.

C'était suffisant pour ce moment.

Ce moment-là, c'était tout ce qui existait.

CHAPITRE XI — Myriam part

Après l'incendie, Rome guérissait lentement, mais une autre fièvre montait sous les ruines : celle qui cherche un coupable.

Titus fut le premier à sentir le vent tourner.

— Ils posent des questions sur les Christiani, dit-il un matin. Leurs réunions, leurs prières, leur refus des dieux. Rome a besoin d'un nom à maudire.

Lucas-Alceste pensa aussitôt à Myriam, à sa communauté, à des gens qui n'avaient rien fait d'autre que survivre à un feu comme les autres.

Il alla voir Néron le jour même.

Le jeune empereur le reçut dans un palais à moitié debout, les yeux creusés par des nuits sans sommeil.

— Tu n'es pas venu pour toi, dit-il.

— Non. Pour eux.

Néron regarda longuement la liste que Lucas-Alceste posa devant lui — des noms, des familles.

— Ces gens seront protégés, dit-il enfin. Sous mon nom. Que personne n'y touche.

Il tint parole, en partie. La liste fut épargnée. Mais au-delà d'elle, la persécution frappa sans discernement — arrestations, procès expédiés, silences qui ne s'expliquaient jamais.

Ce silence-là brûlait Lucas-Alceste plus que l'incendie lui-même.

Myriam vint le trouver un soir de septembre, le pas différent — celui d'une femme qui a déjà pris sa décision et n'a plus qu'à la dire.

— Alexandrie, dit Lucas-Alceste avant qu'elle ne parle.

— Oui. Sept familles. Celles qui ont des enfants, celles qui sont les plus exposées.

— Et toi, tu es sûre de ce choix ?

— Autant qu'on peut l'être, dit-elle. Rome n'est plus sûre pour les miens. Alexandrie a une communauté établie, des liens commerciaux. C'est une terre d'accueil possible.

Un silence passa entre eux, dense, sans besoin d'être rempli.

— Tu reviendras ? demanda Lucas-Alceste.

— Je ne sais pas, dit-elle. Ne me demande pas de promettre.

— Alors ne promets pas.

Il pensa, un instant, qu'il aurait pu partir avec elle. Mais Rome était devenue lui — ses rues, ses pompes, Titus, Drusus, Néron, tout ce qu'il avait bâti depuis le premier soir dans Suburra.

— Je reste, dit-il.

— Je sais, dit Myriam.

Les deux semaines qui suivirent eurent la saveur particulière des temps comptés. Chaque repas, chaque shabbat, chaque silence portait le poids discret de l'avant-dernière fois.

La nuit précédant le départ, dans la boutique vidée du Transtevere, Myriam lui tendit un petit rouleau lié d'un fil de lin.

— Des passages que j'ai copiés moi-même, dit-elle. D'Isaïe. Du Psaume 139. De Paul. Ceux qui te ressemblent.

— Pourquoi ceux-là ?

— Parce que tu vis entre deux siècles et que tu portes ce poids seul, dit-elle. Ces mots parlent d'un regard qui voit tout d'un homme — son lever, son coucher, avant même sa naissance. Je ne sais pas si tu y crois. Mais certains mots restent vrais même pour qui n'y croit pas. Comme une mélodie qu'on reconnaît sans savoir pourquoi.

Lucas-Alceste serra le rouleau.

— Merci.

— Et toi, dit-elle, tu m'as donné un espoir que je n'attendais pas — la preuve que le monde continue, dans deux mille ans, à être habité par des gens qui soignent et qui construisent. C'est précieux à savoir.

— Oui, dit-il. Dans deux mille ans ils feront toujours cela.

Le matin du départ, à Ostie, l'odeur de mer et de goudron flottait sur le port. Les sept familles montèrent une à une. Myriam fut la dernière, son regard s'attardant un instant sur Rome avant de se poser sur Lucas-Alceste.

Il prit ses deux mains dans les siennes.

— Je viendrai te voir à Alexandrie, dit-il. Je te le promets.

Myriam posa la paume sur sa joue.

— Tzelem Elohim, dit Lucas-Alceste doucement — les mots de la première nuit, à la lueur des bougies du shabbat.

— Tu te souviens, dit-elle en souriant.

— Je me souviens de tout.

Lucas-Alceste resta longtemps immobile.

Puis il se retourna vers Rome — en reconstruction, bruyante, vivante.

Ce qu'on fait avec ce qui reste.

Il rentra à pied, le rouleau contre lui, et le posa ce soir-là près de son téléphone éteint — l'ancien et le nouveau, côte à côte, dans le bureau d'un homme qui vivait entre deux mondes.

CHAPITRE XII — Néron et les Chrétiens

Le bateau de Myriam n'était pas encore hors de vue de Rome que la fièvre reprenait, plus violente.

Titus revint un soir, le visage fermé.

— Ils ont brûlé trois hommes au Circus la nuit dernière, dit-il. Vivants. Torches humaines, pour éclairer les jeux de Néron.

Lucas-Alceste resta silencieux un long moment.

— Aucun n'était sur la liste que tu avais donnée à Néron, ajouta Titus doucement, comme si cela pouvait consoler.

— Ça ne change rien, dit Lucas-Alceste.

Il retourna au Palatin le lendemain. Néron le reçut seul, debout devant une fenêtre, sans se retourner tout de suite.

— Tu viens me reprocher les jeux, dit-il.

— Je viens te demander pourquoi.

Néron se retourna enfin. Son regard avait changé depuis l'incendie — une porte que Lucas-Alceste avait vue s'entrebâiller autrefois se scellait maintenant devant lui.

— Rome accuse encore le feu sur moi, dit Néron. Dans les tavernes, sur les murs, dans les regards. Il me fallait un autre nom à donner à la colère du peuple. Les Christiani portent ce nom mieux que personne — étrangers à nos dieux, étrangers à nos usages.

— Ce ne sont pas des coupables. Ce sont des gens que tu punis pour exister.

— Peut-être, dit Néron. Mais un empereur ne gouverne pas avec la vérité. Il gouverne avec ce que le peuple veut croire.

Lucas-Alceste sentit la colère monter, et la retint, car il savait depuis longtemps où menait la colère face à cet homme-là.

— Tu m'avais promis de protéger ceux dont je te donnerais le nom.

— Je l'ai fait, dit Néron. Certaines familles vivent encore grâce à cette promesse. Je ne peux rien pour les autres. Rome en réclame, et Rome les aura.

Lucas-Alceste comprit, dans ce moment précis, que l'homme qu'il avait connu — curieux, blessé, capable encore de douceur — s'éloignait décision après décision vers un autre homme que l'Histoire connaissait déjà.

— Tu te souviens de ce que je t'ai demandé, la nuit du Circus Maximus, dit Néron. Si j'étais en train de devenir celui que tu savais déjà.

— Oui.

— Réponds-moi maintenant.

Lucas-Alceste le regarda longuement.

— Oui, dit-il enfin. Tu es en train de le devenir.

Néron hocha la tête — lucide, parfaitement lucide : il voyait ce qu'il faisait, et il le faisait pourtant, parce que les forces qui le poussaient pesaient plus lourd que sa clairvoyance.

Voilà la tragédie : non pas l'ignorance, mais la lucidité trop faible pour retenir la main.

— Souviens-toi seulement que j'étais un homme, dit Néron, doucement.

— Je m'en souviens. Je m'en souviendrai toujours. J’ai toujours de l’amitié car je sais qu’il y a deux personnalités en toi

Néron se retourna vers la fenêtre, vers Rome qui se reconstruisait pierre après pierre, et Lucas-Alceste sortit sans qu'un mot de plus soit échangé entre eux.

Les semaines suivantes, Lucas-Alceste fit ce qu'il pouvait — cacher une famille ici, retarder une arrestation là, glisser un nom de plus sur une liste que Néron continuait, malgré tout, d'honorer en partie. Une vie sauvée. Puis une autre. Jamais assez.

Rome se reconstruisait. Néron régnait, différent chaque mois de celui qu'il avait été la veille. Et quelque part sur la mer, vers Alexandrie, Myriam vivait déjà une vie que Lucas-Alceste ne verrait jamais.

Il referma son registre ce soir-là, éteignit la lampe, et pensa — comme souvent désormais — qu'un homme tombé du futur ne pouvait sauver le passé.
Il pouvait seulement, patiemment, en sauver des fragments.

ÉPILOGUE — Ce qui reste

Le bateau de Myriam pour Alexandrie quitta Ostie par un matin de septembre.

Lucas-Alceste resta sur le quai jusqu'à ce qu'il ne fût plus qu'une forme sur la ligne entre la mer et le ciel. Puis encore un peu. Puis — quand il disparut entièrement — il se retourna vers Rome.

La ville était là. Toujours là, en reconstruction, avec ses échafaudages ses ruines ses nouvelles pierres et son bruit permanent.

Ce qu'on fait avec ce qui reste.

Il marcha vers Rome.

* * *

Ce soir-là, dans le bureau silencieux de la taberna, avec la lampe basse et Titus qui dormait depuis des heures, Lucas-Alceste ouvrit le rouleau que Myriam lui avait donné la nuit avant le départ.

Il lut.

Le Psaume 139 — Tu sais quand je m'assieds et quand je me lève. Tu discernes mes pensées de loin.

Isaïe — Je t'ai appelé par ton nom, tu es à moi. Si tu traverses les eaux, je serai avec toi.

Et Paul — Ni la mort ni la vie, ni les choses présentes ni les choses à venir ne pourront nous séparer.

Il resta longtemps avec cette dernière phrase.

Ni les choses présentes ni les choses à venir.

Il ne savait pas si c'était vrai au sens où Myriam l'entendait. Mais il savait que Myriam l'avait aimé vraiment. Que cet amour avait existé dans cette ville, dans ce siècle, avec la plénitude des choses réelles. Et que rien — ni le temps ni la distance ni les deux mille ans entre lui et les archéologues futurs — ne pouvait défaire cette relation...

Il ferma le rouleau. Le posa à côté du téléphone.

Les deux ensemble — la lettre ancienne et l'appareil du futur — dans le bureau d'un homme qui vivait entre les deux.

Il souffla la lampe.

* * *

Puis il rentra à la taberna en fin d'après-midi.

Et pensa à tout ce qu'il avait construit à Rome.

Le savon médical dans les mains des chirurgiens. Les latrines à chasse d'eau dans les domus patriciennes. La réanimation cardio-respiratoire — ce geste transmis à deux médecins romains qui l'enseigneraient à d'autres, qui l'enseigneraient à d'autres encore.

D.I.S.C.O. dans les mémoires de cent personnes qui l'avaient chanté dans les appartements de Néron.

Titus — qui avait appris à distinguer l'insuffisant du possible et à travailler dans cet espace étroit avec une intelligence et une loyauté qui valaient plus que tout ce que Lucas-Alceste avait apporté de son siècle.

Pline — dont la Historia Naturalis contiendrait quelque part, dans un rouleau qui survivrait deux mille ans, quelques lignes sur Lucas Felix, médecin d'origine inconnue, qui introduisit à Rome certaines méthodes de purification de l'eau et de prévention des infections.

Des archéologues du XXIe siècle qui liraient ces lignes en se demandant d'où venaient des connaissances aussi précises pour l'époque.

Lucas-Alceste sourit dans le silence du bureau.

Il prit ses tablettes et commença à écrire. Un traité qui porterait un nom modeste — De Morbi Seminibus et Purificatione — sur les semences de maladie et la purification.

Mais qu'importe la survie. Ce qui comptait c'était l'écrire — avec la conscience que même si personne ne le lisait jamais, l'acte d'écrire était en lui-même une façon de dire qu'une vie intense avait existé ici, dans ce bureau, avec cette lampe et cette ville en reconstruction dehors.

Il écrivit jusqu'à l'aube.

* * *

Ce n'était que le début…

Vous venez de vivre l'arrivée de Lucas-Alceste Fabre à Rome, sa rencontre avec Titus, le triomphe du D.I.S.C.O., le miracle de la "foudre en bouteille", et l'enfer du Grand Incendie.

Mais dans la version complète de *Marcus Modernus* — **600 pages, 44 chapitres** — l'histoire ne fait que commencer.

Vous y découvrirez :

🔥 **Comment Néron, le jeune empereur curieux que Lucas a côtoyé, se transforme peu à peu en tyran** — et ce que cela coûtera à notre médecin du futur, devenu malgré lui son médecin personnel.

 **La véritable histoire d'amour entre Lucas et Myriam bar Yosef**, la marchande judéo-chrétienne — une passion qui traverse les tensions religieuses et politiques de la Rome impériale, jusqu'à la naissance de leur fils, Yonatan-Titus.

 **Trente années de médecine dans la Rome antique** — des innovations qui bouleversent les pratiques de l'époque, des alliances fragiles, des ennemis redoutables, et la difficile question de jusqu'où un médecin du futur peut — ou doit — changer le cours de l'Histoire.

🏛️ **Le destin de Lucas jusqu'à ses derniers jours**, et le mystère qu'il laisse derrière lui — une boîte de plomb scellée, retrouvée vingt siècles plus tard par une archéologue qui ne s'attendait pas à ce qu'elle contienne...

"Ego non solus fui. Alii venient." — Je n'étais pas seul. D'autres viendront.

Découvrez l'intégrale de *Marcus Modernus* sur Amazon, et plongez dans le destin complet d'un homme tombé du XXIe siècle en plein cœur de l'Empire.

Marcus Modernus version complète

* * *

Un cadeau vous attend…

Vous avez aimé cette plongée dans la Rome de Néron ? Alors ne la quittez pas encore.

En rejoignant la liste des lecteurs de la série *Médecins du Temps*, vous recevez dès aujourd'hui, gratuitement, un ebook complet :

L'Essence du Cœur

Tome 4 de la série — plus de cent pages d'aventure et d'émotion, offertes en intégralité. Pas un extrait : le livre entier.

Bagdad, an 850. Yasmine, médecin venue du futur, y découvre un monde de parfums, de palais et de secrets, et un homme dont le regard la trouble plus qu'elle ne veut l'admettre. Mais à la cour, des rivales veillent, et chaque murmure peut devenir une arme. Jusqu'où ira-t-elle pour sauver ce qu'elle aime ?

Ce que vous recevrez :

📖 **L'Essence du Cœur en entier**, en PDF, à lire sur votre liseuse, votre téléphone ou votre ordinateur.

✉️ **Les coulisses de la série** : l'histoire vraie derrière chaque époque traversée, et les secrets d'écriture de Dr Alain Maximus.

🎁 **Les nouveautés en avant-première** : sorties, offres de lancement et prochains voyages dans le temps.

Pas de spam, jamais. Un message de temps en temps, et vous vous désabonnez en un clic quand vous le souhaitez.

👉 Je veux mon livre offert : L'Essence du Cœur